Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 50 (1912)
Heft: 31

Artikel: La preuve
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-208854

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

courante. Il est surprenant, même, que le cinématographe ne s'en soit encore emparé. Le film est d'une docilité à toute épreuve; il se prête à tout, même à l'invraisemblable. C'est à lui, semble-t-il, que s'applique le mieux l'expression bien connue: « le mot *impossible* n'est pas français! » Pour le cinéma, il n'est d'aucune langue.

Nous voulons parler de la renommée universelle qu'a soudain acquise l'hymne anglais: « Plus près de toi, ô mon Dieu! » On en a fait aussitôt des tirages fantastiques, sous toutes les formes, en toutes les langues. Et la réclame, qui ne respecte rien et que rien n'arrête, en a fait sa chose.

Nous ne discutons pas, certes, les mérites réels de cet hymne, mais il leur a fallu, en quelque sorte, pour qu'ils soient reconnus et proclamés, que, acculés à une mort affreuse, qui semblait savourer cruellement leur lente agonie; héroïquement fidèles au devoir, alors qu'autour d'eux c'était un sauve qui peut général, une débâcle affreuse du courage et de l'abnégation, un triomphe honteux de l'égoïsme humain; stoïques comme les héros de l'antiquité dont l'histoire a gravé les noms sur le marbre, six musiciens, dociles à la voix de leur chef et dont les noms déjà sont oubliés, aient au bord même du gouffre qui se creusait sous leurs pieds et les allait engloutir, entonné cet hymne, comme un ultime adieu à la vie et aux hommes qui les abandonnaient lâchement à leur triste sort, comme le suprême cri de leur espérance en un monde autre, qui nous est promis, et qui ne doit pas avoir grand'peine à être meilleur que celui où nous sommes.

Et cet hymne, rendu plus sublime encore par cette solennelle consécration, qu'est-il devenu? « L'article à la mode », la « dernière nouveauté! » sur laquelle on bat monnaie, auquel d'aucuns vont peut-être devoir une fortune, en attendant qu'une autre nouveauté, peut-être une cravate « grand chic », peut-être un jouet d'enfant, tel le fameux cri-cri d'antan, peut-être quelque danse exotique, ait pris sa place.

Que pensez-vous des hommes?

Jumelles. — Mme ***, dont le mari est opticien, cherche une nourrice.

Une candidate se présente, à qui Mme *** montre, dans un berceau, deux jolies petites têtes, souriantes.

— Oh! fait la nourrice, des jumelles?

— Eh! oui, ma bonne, des jumelles. Voyez si le ciel nous bénit.

— Oh! sans doute que c'est la faute au commerce de mossieu...

Effet et cause. — Une dame disait l'autre jour que les ingrats devenaient de plus en plus rares. Et comme quelqu'un protestait:

« Mais, c'est sûr, répliqua-t-elle, et c'est tout naturel; les bienfaits ne sont plus si communs que jadis. »

L'art d'être bête. — Une dame connue pour fort spirituelle disait:

« Vrai, je ne sais comment on fait pour avoir tous les jours de l'esprit? Pour moi, j'ai de longs intervalles d'imbécilité. Quand cela me prend, j'attends que l'esprit me vienne. Et je sais être bête en attendant. »

L'EAU A LA BOUCHE

Nous avons, samedi dernier, publié le menu du premier banquet de la *Ligue des Gourmands*, de fondation toute récente et qui manquait à la collection.

On a pu voir que ces messieurs s'y connaissaient en matière de gourmandise.

Voici, à ce propos, quelques menus célèbres de diverses époques. Ils montrent bien que nos bons aïeux n'étaient pas moins que nous amateurs de bonne chère. Péché mignon, bien pardonnable, à condition de n'en pas abuser.

Dans l'*Ile Sonnante*, Rabelais nous a laissé celui-ci:

Pain Bis.	Porc.
Rost.	Oie.
Poissons froids.	Riz au lait.
Œufs durs.	Pois verts.
Bœuf.	Noix.

Vin blanc.

C'est déjà assez copieux. Mais que dire du menu suivant, servi pour le dîner de Louis XIV:

Quatre assiettes de soupes diverses.
Faisan. Perdrix.
Assiette de salade.
Deux tranches de jambon.
Mouton au jus et à l'ail.
Assiette de pâtisserie.
Fruits. Œufs durs.

Encore n'était-ce là que le menu d'un repas ordinaire du grand roi.

Voici comment on pourrait établir le menu du Repas *ridicule*, d'après Boileau:

Potage aux jaunes d'œufs et au verjus.
Chapon.
Langue en ragoût. Godiveau.
Rôt: Lièvre flanqué de pigeons et d'alouettes.
Deux assiettes de salade.
Jambon de Mayence. Champignons, riz de veau.
Pois verts.
Vin de l'Ermitage.

Boileau affirmait, en effet, que ce repas ne valait rien. Il semble pourtant fort appétissant.

Le poète satyrique jurait que le chapon n'était qu'un coq, que le godiveau était « tout brûlé par dehors », que les pigeons étaient étiques, le jambon sec et les pois noyés dans l'eau, qu'il faisait chaud et qu'il n'y avait pas de glace.

Mais Boileau était un vieux célibataire grognon.

Avant de sortir de table et tandis qu'on en est aux fêtes du palais, citons encore quelques-unes d'entre les plus curieuses des stances composées par un chansonnier du temps où fleurissait, à Paris, un cabaret qui avait pris nom l'*Hostel des ragoûts*.

A l'Hostel des ragoûts

(*Stances.*)

L'hoste, donne une table ronde,
Une nappe et douze couverts,
Et qu'aucun rimailleur de vers
Ne s'en approche et ne la tonde
A ce rond qui n'a point de bout.
La place d'honneur est partout;
Trève de la cérémonie,
Ne choquons point la volonté
Que la contrainte soit bannie
Et que chacun de nous vive en sa liberté.

. . . . . .

Ne charbonnons point la muraille
Ce n'est que le papier des foux
Ou le registre des flloux,
Des gourmands et de la canaille.
Garçon, apporte-nous du pain,
Donne de l'eau, lavons la main;
Je vois que l'hoste s'achemine
Il est midy; ça plaçons-nous.
Ces bouteilles ont bonne mine
Garçon, mets-nous à part et ce gris et ce doux.

Vient ensuite l'éloge des divers plats:

Orgueilleuse et belle éminence
Superbe mets, gigot fessu,
Présent digne d'être reçu
Glorieux jambon de Mayence
Admirable et riche aliment,
Des festins le bel ornement,
Jambons de Soule et de Bayonne,
A la façon des vieux guerriers
Suivez Bacchus, suivez Bellone
Et venez nous trouver tout chargés de lauriers.

. . . . . .

A ce glou-glou de nos bouteilles
Nous employons un riche temps;
Mais pour être mieux écoutons,
Pourceau, prête-nous tes oreilles;
Que ta bajoüe y soit aussi;
Que la fumée ait noircie;
Preste-nous aussi ton eschine
Tes saucisses et ton museau;
Les ragoûts de notre cuisine
Ne sauraient faire un pas sans tes pieds de pourceau.

. . . . . .

Petits habitants de montagne,
Qui vous paissez de serpolet,
Qui cachez sous un poil follet
Le meilleur morceau de campagne;
Venez, petits caprioleurs,
Vêtus de vos grises couleurs,
Quittez la grotte souterraine
Où vous courez mille hasards;
Venez, bons lapins de garenne
Pour éviter ici les ruses des renards!

Et cela continuait ainsi des pages durant. Mais ce serait cruel d'insister; c'est assez vous avoir mis l'eau à la bouche comme celà.

Trois et un. — Dans ma vie, dit une dame, je n'ai menti que... trois fois.

Quelqu'un, sceptique:

— Et maintenant, ça fait quatre.

La preuve. — M. X. vient de perdre sa belle-mère.

Une vieille dame, amie de la famille, présente ses condoléances à M. X. et l'interroge sur les derniers moments de la défunte:

— Est-ce qu'elle s'est vu mourir? demande-t-elle.

— Oh! sûrement, répond M. X., car sa dernière parole fut: « Ah! certes, mon gendre, vous ne le méritez pas! »

Les supplices. — Dis papa, alors le supplice de la roue existait déjà sous François Ier?

— Mais oui, mon chéri, le piano n'est venu que beaucoup plus tard.

Rédaction: Julien Monnet et Victor Favrat

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO